



Revue du Groupe de LINGUISTIQUE, PHILOLOGIE ET LITTÉRATURE de l'Université de Fribourg. Case postale 442, CH 1701 Fribourg. C.C.P. 17-10335

Editorial.....	5
ARTICLES	
Alain BERRENDONNER, Généralités sur la pragmatique linguistique.....	9
Jean WIDMER, Sens littéral et organisation sociale.....	13
Anne-Claude BERTHOUD, De la compétence linguistique à la compétence de communication.....	19
Adriana LEWIS-GALANES, La mujer y la poesia de Cervantes.....	27
Estrella BUSTOS-OGDEN, La voz pasiva en el lenguaje de Sta Teresa de J..	37
Christian SCHMITT, Zur Diskussion um die Französische Schulgrammatik....	39
Bernard FUGGER, Französische Sprachpolitik in Geschichte und Gegenwart..	55
INTERVIEW	
Bernard DORT - Laurent ROMERO, La pratique théâtrale actuelle ou la nostalgie des grandes formes.....	61
Manuel ALVAR - L. Vélez, A. Toro y J. Diaz, Sur la linguistique et la littérature.....	70
Saul SOSNOWSKI - Luis VELEZ, Sur l'enseignement de la littérature.....	71
Raphaël GUILLET - Luis VELEZ, Borges visto por un estudiante suizo.....	72
THÈSES	
Jacques MOESCHLER, DIRE ET CONTREDIRE, Pragmatique de la négation et acte de réfutation dans la conversation. Berne, Peter Lang (Coll. Sciences pour la communication 2), 1982..	75
Heinrich MERKL, Ein Kult der Frau un der Schönheit. Interpretationen zur französischen, italienischen und spanischen Lyrik des Fin de Siècle, Winter-Universitätsverlag, Heiderlberg, (Coll. Studia Romanica 44), 1981.....	76
Jean LEBOUILL, Les tableaux de mœurs et les romans ruraux de José Maria Pereda. (Recherche sur les relations entre le littéraire et le social dans l'Espagne de la seconde moitié du XIXe siècle). Université de Bordeaux III, 1980.....	83
Richard BEILHARZ, Balzac. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1979 (Erträge der Forschung 109).....	91
COMPTEs RENDUS	
Alessandro MARTINI, sur: Giovanni POZZI, <i>La parola dipinta</i> , Milano, Adelphi, ("Il ramo d'oro"), 1981.....	97
Jean WIDMER, sur: Premiers Cours d'été en Linguistique à l'Université de Sussex sous la direction de J. Lyons.....	99
Luis VELEZ, sur: Alain BERRENDONNER, <i>Eléments de Pragmatique Linguistique</i> , Ed. de Minuit (Coll. Propositions), Paris, 1982.....	101
Luis VELEZ, sur: Alain BERRENDONNER, <i>L'éternel grammairien</i> , Etude du discours normatif. Peter Lang, (Coll. Sciences pour la communication 1), Berne, 1982.....	103
Luis VELEZ, sur: J. Cosnier, A. Berrendonner, J. Coulon, et C. Orecchioni, <i>Les voies du langage</i> , (Communications verbales, gestuelles et animales). Dunod, Paris, 1982.....	104

3c. L'autre tendance, minoritaire, consiste au contraire à étendre le domaine de la "sémantique dénotative" aux dépens de la pragmatique. Elle tente de montrer que les "effets de sens" discursifs sont dérivables, par des lois rhétoriques ou sociolinguistiques, à partir d'un signifié primitif dont la fonction est purement dénotative.

Elle est notamment appelée à faire usage intensif de la notion de "métalangage", dans la mesure où elle transcrit la plupart des significations pragmatiques en termes d'informations dénotatives que l'énoncé donne sur lui-même.

4. Conclusion. Mais que surtout, personne n'aille croire qu'avec ces quelques pages, il a appris ce qu'est la pragmatique. On pourra prétendre en avoir une vague idée après avoir lu:

- O. Ducrot, Dire et ne pas dire, Paris, Hermann, 1972.
- Langue française, N. 42, Mai 1979.
- Langages, No. 2, 17, 30.
- Communications, No. 32, 1980.

et une idée plus précise, après avoir lu toute la bibliographie de ces ouvrages, et l'avoir critiquée.

A. Berrendonner  
Université de Fribourg

# SEMIOTICA

Rédacteur en chef Thomas A. Sebeok

Mouton Editeur

## Contents/Sommaire

D. Thomas

The ritual of photography

Jacqueline Viswanathan

Le discours sur l'image: les parties narrato-descriptives du scénario

Marga Kreckel

Communicative acts and shared knowledge: A conceptual framework and its empirical application

P. Swiggers

Théorie de la grammaire et théorie des signes chez les encyclopédistes

Vern S. Poythress

Hierarchy in discourse analysis: A revision of tagmemics

### REVIEW ARTICLES/ COMPTES RENDUS

Mare Eli Blanchard

Literary semiotics, stylistics, and historical models

Michael Argyle

Links between verbal and nonverbal

Gilles Kirouac

L'analyse du langage du corps

Mary Ritchie Key

Voice quality for paralinguistic purposes

## SENS LITTÉRAL ET ORGANISATION SOCIALE

La sémantique, comme étude du sens (cf. Feuillet N°4, 1981), est une entreprise interdisciplinaire. J. R. Searle est un philosophe dont les contributions ont développé de manière décisive la théorie des actes de langage (1969/72). Durant la même période s'est développé un courant, l'éthnométhodologie, dont de nombreux travaux ont été consacrés à l'analyse de conversations. Je présenterai les grandes lignes de l'apport de ces perspectives au problème du sens littéral, un problème central de la sémantique.

En fait, aucune de ces deux positions ne défend la thèse d'un sens littéral. Accepter cette thèse revient à poser que le sens d'un énoncé particulier résulte des significations (littérales, invariantes) des expressions qui le composent, et de leur combinaison syntaxique. Cette thèse est connue comme l'axiome de composition de G. Frege. Cette attribution ne fait certainement pas justice de l'oeuvre de Frege, mais ce fait n'a pas d'importance pour la discussion. Celle-ci porte sur la négation de cette thèse: si le sens d'un énoncé particulier n'est pas uniquement la résultante de la signification littérale des expressions et de leur combinaison syntaxique, quelles sont les autres ressources qui produisent ce sens?

1. J. R. Searle discute du problème du sens littéral dans deux articles récents (1979, 1980). Il propose de considérer notamment les deux exemples suivants (1980: 221):

1. *Le coiffeur coupe les cheveux de Tom.*
2. *Julie coupe le gâteau.*

Il observe que "couper" n'est pas employé de manière univoque dans les deux exemples, mais qu'il y a néanmoins une certaine ambiguïté. Ainsi, il est peu raisonnable de substituer les activités décrites par les deux occurrences (token) de "couper": couper le gâteau avec un ciseau et couper les cheveux avec un couteau à gâteau. Il est possible de reformuler 1. et 2. d'une façon qui évite cette ambiguïté, mais ces reformulations n'expliquent pas comment nous avons compris 1. et 2.

Il constate qu'en plus des connaissances de la langue, le sens de 1. et 2. est établi sur la base ("background") du savoir que nous avons de ces pratiques et du monde. Ce savoir ne peut cependant être explicité définitivement: 1. Car nous ne savons pas quand cette tâche est terminée. 2. parce que cette tâche se sert d'expressions qui demandent elles aussi à être explicitées, et 3. bien que ce savoir puisse être explicité comme des représentations, il n'intervient pas nécessairement comme représentation dans l'interprétation du sens (1980: 228).

2. Un sociologue, H. Garfinkel, fit la même constatation (1967: 24-31). Comme son problème concernait les ressources utilisées pour la communication, ce constat ne pouvait le satisfaire: si le savoir est la ressource utilisée pour établir un sens, le caractère indéfini de celui-ci ne peut expliquer le caractère défini du sens dans chaque communication. Il propose d'expliquer ce caractère défini du sens dans chaque communication. Il propose d'expliquer ce caractère défini non par ce que les gens se disent, mais par les méthodes et procédures qu'ils utilisent pour se parler. Cette proposition est importante car elle concerne le statut de la culture dans l'explication de l'ordre social. La culture est pour les sociologues l'ensemble du savoir utilisé en commun par les membres d'une société comme source d'inférences et d'actions. J. R. Searle a également observé que le savoir utilisé pour désambigüiser des exemples comme

1. et 2., est aussi utilisé pour la perception (1980: 232). Si la communication est le véhicule qui permet une culture commune, la proposition de Garfinkel modifie cette notion: que la culture soit partagée par les membres d'une société n'est pas le fait d'abord de ses contenus (les représentations), mais des méthodes et procédures de son application dans ses activités.

3. Analyser le savoir culturel. Searle ne spécifie pas l'application du savoir culturel. Il remarque qu'il ne s'agit pas de présuppositions, et que c'est sur la base de ce savoir que les significations littérales peuvent déterminer le sens (1980: 227). Cette métaphore n'explique pas l'application du savoir, ni sa structuration. Un modèle de type axiomatique ne peut servir étant donné l'impossibilité de l'explicitier de manière définitive. Il faut un modèle qui explique le caractère structuré et occasionnel de ce savoir. H. Sacks (1974), un élève de Garfinkel et Goffman, et tout comme Searle un lecteur de Wittgenstein et Austin, propose que le savoir a la structure des pratiques où il s'applique, et cela même lorsqu'il est utilisé pour se communiquer.

Considérons la variante suivante de 1.:

3. *La mère coupe les cheveux de Tom.*

Dans cet exemple nous comprenons que Tom est le fils de la personne qui lui coupe les cheveux, tandis que dans le premier, il en était le client. C'est dû évidemment à l'utilisation de "coiffeur", resp. de "mère", qui permettent d'appliquer les catégories sociales correspondantes, 'coiffeur', 'mère', et d'associer l'activité 'couper les cheveux'. La catégorie 'coiffeur' fait partie d'un dispositif de catégories dont fait aussi partie la catégorie 'client', les activités de couper les cheveux professionnellement, d'encaisser le dû, etc. La catégorie 'mère' fait partie d'un dispositif, 'la famille', dont 'fils' est une catégorie, 'couper les cheveux' une activité possible, bien que amateur, et non rétribuée. Les instruments seront probablement aussi différents, de même que le lieu, les moments possibles, etc. La règle d'application de ces dispositifs de catégorie est que si deux catégories (ou indices de catégories) sont pertinentes, le dispositif peut être appliqué. "Peut" parce que cette manière de décrire correspond à une manière d'observer: si nous observons un salon de coiffure, nous assumons que celui qui se fait couper les cheveux est le client.

Nous remarquons que 2. est moins explicite, bien que Searle ait choisi un prénom féminin, et que dans notre culture, l'activité de couper le gâteau s'associe à celle de 'femme'. Nous ignorons cependant tout de la situation: s'agit-il d'une situation familiale, d'une réunion d'amis, d'une secrétaire au bureau, etc.? Le dispositif de sexe, dont les catégories sont 'homme' et 'femme' a la propriété de s'appliquer lorsqu'une seule catégorie (ou indice de catégorie) est pertinente. Par contre, pour définir complètement une situation, ce type de dispositif requiert qu'un dispositif du premier type soit appliqué. C'est pourquoi j'appelle les dispositifs du premier type des monômes, et ceux du second, (dont l'âge, le lieu, le moment, sont d'autres exemples), des binômes (J. Widmer, 1982a). Remarquons enfin que si 2. ne semble pas incomplet au premier abord, c'est que Searle a utilisé un prénom, et non la catégorie 'une femme'. L'utilisation d'un prénom (comme de n'importe quel nom propre) suppose que la personne soit connue, mais il s'agit d'un exemple et tout comme au théâtre, les personnages n'y ont pas de passé (cf. § 3).

Cette explication du savoir culturel est générale pour la catégorie d'énoncés dont 1-3. sont des exemples. Elle n'est pas généralisable, telle qu'elle est formulée, à tous les énoncés, ni à toutes les opérations sémantiques. En particulier, pour des énoncés tels que "les jeunes sont ceci", "les femmes sont

cela", la règle du monôme n'est pas utilisée car ils ne correspondent pas à des observations possibles comme c'est le cas pour 1-3. Ce fait relève du caractère occasionnel du savoir: bien qu'il soit structuré, ses règles d'application dépendent des conditions de son utilisation. Sur ce point, l'explication, bien que générale, est incomplète, car elle ne dit rien de la relation entre ce savoir et son utilisation dans un acte langagier particulier, ni sur la relation entre la signification linguistique des expressions et le sens. Ces deux points seront esquissés maintenant.

4. Réflexivité. Divers auteurs ont proposé une triple acception du terme "sens": la signification linguistique, qui correspond aux significations des expressions hors de tout contexte et de toute énonciation; la "signification linguistique-cum-référentielle" (P. F. Strawson, 1970), ou de "contexte neutre" (D. Wunderlich, 1976: 132 ss), qui est la signification de cet énoncé lorsque son extension est déterminée, de même que son contenu propositionnel; enfin le sens de l'énoncé, qui correspond aux significations précédentes avec en plus sa force illocutionnaire qui relève du contexte d'énonciation, de même que les différents sous-entendus.

Afin de discuter cette distinction, je vais introduire la distinction classique entre type et token: dans "Tom Tom" il y a deux token du même type 'Tom'. Cette distinction qui provient de C. S. Peirce est utilisée pour analyser des expressions qu'il a appelées "indexes" et que l'on appelle depuis "déictiques": "je", "ici", "maintenant" sont de telles expressions. H. Reichenbach (1947: § 50) a fait valoir que les déictiques sont des token réflexifs parce que leur signification inclut une référence au lieu/temps de leur énonciation. Ainsi, "maintenant" dans

4. *Maintenant ça suffit!*

change de signification en fonction du moment de l'énonciation de 4. F. Récana-ti (1979: § 8) donne une bonne présentation de cette réflexivité. Il étend aussi le sens de réflexivité au sens de l'énoncé, dans la mesure où sa force illocutionnaire dépend des conditions de son énonciation. La force illocutionnaire, de même que les sous-entendus, concernent ce que l'on veut dire par cet énoncé.

De manière indépendante, l'ethnométhodologie a étendu la réflexivité en y incluant tout énoncé, et en y incluant aussi le contenu propositionnel (la signification-cum-référentielle) E. Schegloff (1978). Si l'on considère que le sens d'un énoncé détermine ses conditions de vérification, cette extension est justifiée, si l'on peut montrer que les références sont liées à l'énonciation. Considérons pour cela les exemples 1-3.: les questions "qui est ce coiffeur?", "où habite cette mère?" ne sont pas appropriées. Il ne s'agit que d'exemples. Comment savons-nous cela? Si nous observons leur contexte, nous observons qu'ils sont introduits comme tels, et souvent, comme ici, ils sont marqués graphiquement. Il est impossible dans un article de placer des exemples sans employer de telles procédures. Placés n'importe où ces exemples ont un autre sens, ou n'en font aucun, et nous nous interrogeons sur l'auteur. Il y a donc une procédure qui introduit des énoncés comme des exemples, et cette procédure nous permet d'utiliser ces énoncés d'une manière propre, en ne les interrogeant pas sur leur vérité ou tout autre aspect relevant de leur description, mais en les interrogeant sur ce qui fait d'eux un exemple approprié. Le statut d'exemple les place dans un cadre analogue au théâtre, et il est sans doute une ressource inépuisable pour des études du langage hors de tout contexte tout en limitant ces études souvent à n'être généralisables qu'à d'autres exemples, et non pas à des cas d'utilisation réelle du langage. Incidemment, c'est la

présence de la procédure d'introduction à un énoncé comme exemple qui nous renseigne sur l'intention de l'auteur, la force illocutionnaire de cet énoncé.

La séquence qui introduit un exemple rend pertinent un type d'énoncé: un exemple. Si cet énoncé peut être vu comme un exemple, il atteste réflexivement l'activité en cours, 'produire un exemple'. E. Schegloff (1972) a ainsi analysé des séquences de question/réponse. Une question rend une réponse (un type d'énoncé) pertinente. Il se peut toutefois que de manière routinière ce qui se trouve après une question ne puisse être reconnu comme une réponse, mais comme une autre question. Par exemple:

- 5. A. *Tu viens souper chez nous ce soir?*
- B. *Julie peut venir avec moi?*
- A. *Mais bien sûr!*
- B. *Alors c'est entendu, on...*

Dans cette séquence la première question est suivie d'une paire de question/réponse, et enfin de la réponse à la question initiale. Nous voyons ainsi qu'une certaine procédure rend un type d'énoncé pertinent, et cette pertinence peut rester en suspens jusqu'à ce qu'un énoncé du type qui est pertinent soit trouvé. Le fait que nous racontions souvent qu'un tel n'a pas répondu à telle question montre à quel point une réponse est pertinente, une question ayant été posée. La réponse, de son côté, clôt la séquence. Dans un texte, comme celui-ci, apparaît ainsi le caractère interactionnel, communicatif, du texte: la séquence est utilisée par l'auteur pour que le lecteur trouve à la place voulue ce que la séquence a annoncé. Elle montre aussi que le placement d'un énoncé est la caractéristique fondamentale des circonstances de son énonciation. En cela, tout énoncé est un token réflexif. Le placement est plus important même que l'intention, puisque celle-ci ne peut être découverte que grâce au placement. Il détermine également le caractère occasionnel du savoir utilisé pour l'interprétation du sens, puisque la production d'une suite d'énoncés, structurés en séquences, suppose l'activité interprétative: reconnaître le type des énoncés. Les reconnaître c'est reconnaître le texte comme partie d'une activité communicative, et corrélativement les modèles d'auteur, de lecteur, les motifs, etc. (J. Widmer, 1982b).

5. Cette analyse explique comment le savoir peut être à la base du sens formé en utilisant les significations linguistiques des expressions d'un énoncé, en le rattachant à l'énonciation, c'est-à-dire, au placement de cet énoncé. Elle ne dit rien encore sur les relations entre ces significations linguistiques, qui sont relativement stables par rapport aux conditions d'énonciation, et le sens, qui est déterminé par ces conditions.

Plutôt que de distinguer entre la signification linguistique et l'intention signifiante, une distinction qui conduit à la trichotomie discutée précédemment, je propose de distinguer le fait qu'un énoncé se serve de la langue et son placement dans une activité.

Les échanges verbaux ne font pas nécessairement partie d'activités principalement verbales et de toute manière le placement des énoncés n'est pas un fait de la langue, en particulier il n'est pas conventionnel de la même manière. Le fait de parler, d'utiliser une langue est donc distinct. A la différence d'autres activités communicatives, il se présente immédiatement comme tel, comme un fait de parler. Il participe donc essentiellement à l'établissement de son propre cadre: en parlant l'on manifeste toujours que l'on parle. G. Bateson (1955/72) a très bien illustré ce point, en soulignant comment d'autres activités, par exemple ludiques, n'avaient pas cette facilité puisqu'un même geste peut faire partie d'une lutte ou d'un jeu de lutte. Le cadre est

immédiatement perçu, tandis que ce qui est dit ne l'est pas. Ce qui est dit relève des séquences d'énonciation et requiert par conséquent plus de temps pour être interprété. Cette relation entre la temporalité de l'observation et celle de la production des activités n'est pas particulière aux activités langagières (D. Sudnow, 1972), et elle permet d'analyser par ce critère les différents aspects qui structurent une activité.

Le cadre de la communication langagière rend pertinent d'interpréter des signaux comme des signes, c'est-à-dire, comme des tokens d'un certain type. L'on peut comparer la relation token-type à celle entre n'importe quel objet et son identification par une catégorie. Le système de la langue correspond au dispositif de catégories, et son organisation est beaucoup plus complexe que les dispositifs analysés jusqu'ici. A ces faits correspond une organisation particulière, la syntaxe, qui pourvoit aux placements des expressions, dont le résultat sont des phrases. Mais des phrases ne sont pas des énoncés. Pour devenir des énoncés, il faut qu'elles soient placées dans une activité. Le dispositif de la langue est binômiale, un fait qui s'observe notamment par son application: il suffit qu'une seule catégorie (une expression) soit pertinente pour que le dispositif soit appliqué. Un dispositif beaucoup plus simple peut servir de comparaison, le dispositif du sexe: de multiples relations actualisent ce dispositif, mais ce n'est jamais dans le cadre d'une activité définie par ce dispositif seulement. Incidemment, c'est là ce qui fait le caractère tragique de l'idéal de l'amour romantique, puisqu'il consiste, partiellement, à vouloir faire de ce dispositif le cadre d'une activité, ignorant le fait que les relations entre sexes sont toujours déterminées par un dispositif monômiale, donc par les circonstances des activités où ce dispositif est appliqué. Il en est de même pour la langue, l'idéal romantique consisterait à parler pour la seule fin de parler, ou de bien parler. La comparaison peut être menée un pas plus loin. Les relations entre sexes interviennent dans les activités les plus diverses, mais il jouit d'organisations particulières qui lui sont réservées: les conversations, les journaux, les livres, etc.

Insérés dans une activité, les types sont des instructions pour la production de sens, en entrant dans l'interprétation. L'interprétation consiste dans un mouvement qui établit un sens d'après les tokens, et inversement, analyse les tokens d'après ce sens. Il s'agit d'un mouvement circulaire, analysé par la tradition herméneutique, dont H. Garfinkel a montré la généralité comme méthode documentaire d'interprétation (1967: § 3). Le sens consiste dans les éléments de savoir qui sont appliqués dont les règles ont été mentionnées (§ 3 supra). Comme nous avons vu cette application particulière (puisque le savoir n'est pas appliqué ici pour être le cadre d'une activité, mais pour être son thème) se sert de l'organisation des expressions (la syntaxe) et de l'organisation des énoncés, les circonstances qui placent l'énoncé. Le résultat en est le sens; ce qui est dit, et en particulier les représentations, les contenus propositionnels.

Cet aperçu est très schématique, et il n'est pas possible de développer comment les différentes analyses des activités langagières se servent de différents aspects de la production de sens pour étudier la grammaire, les dialectes, les variables sociolinguistiques, les activités cognitives, et bien sûr, pour apprendre la vision du monde de celui qui parle. J'aimerais cependant souligner que le trait central de la production de sens est sa réflexivité, le fait que les expressions, la grammaticalité, l'appropriété du placement, etc., sont tous définis en référence l'un à l'autre. Ce fait suggère que divers aspects de la communication auront des incidences sur la production de sens. Au

niveau de l'application du savoir, la connaissance de la distribution sociale hiérarchique du savoir intervient, de même que les relations sociales entre ceux qui communiquent. Le langage est de par son caractère pratique essentiellement interactionnel. Il y a quelques indications que la syntaxe elle-même est sensible aux circonstances de l'énonciation (E. Schegloff, 1979; D. Franck, 1982; J. Widmer, 1982b). Bien qu'elle n'exclue pas les questions de compétence, d'intentions, de normes, cette perspective veut ramener ces questions à une analyse du langage comme sémosis, comme processus signifiant. C'est une activité socialement organisée, et donc un lieu pour exister, et c'est un moyen privilégié pour se dire.

Jean WIDMER  
Ch. C. FNSRS

\* Ce texte est conçu sur le modèle d'une conférence en ce qu'il évite les notes et essaie d'apporter explicitement tous les éléments requis pour ces arguments. Les références bibliographiques ont aussi été réduites et mentionnent des places où des arguments sont développés avec plus de détails, et où d'autres éléments bibliographiques peuvent être trouvés. Cette ascèse était requise pour présenter ces arguments en quelques pages. Ce travail a été réalisé dans le cadre d'une bourse du Fonds National de la Recherche Scientifique, Berne.

Références bibliographiques:

BATESON, G. 1955/72 "A theory of play and fantasy" in A.P.A. Psychiatric Research Reports, II, 1955. Reproduit in: "Steps to an ecology of mind", New York: Ballentine Books, 1972, 177-193.

FRANCK, D. "Sentences in conversational turns: a cause of syntactic double bind" MS.

GARFINKEL, H. 1967 "Studies in Ethnomethodology", Englewood Cliffs, N. J.: Prentice Hall, 1967.

RECANATI, F. 1979. "La transparence et l'énonciation", Paris, Seuil, 1979.

REINCHENBACH, H. 1947 "Symbolic Logic", Londres: Macmillan.

SACKS, H. 1974, "On the analysability of stories by children" in: R. Turner (ed.), "Ethnomethodology" Harmondsworth: Penguin, 1974: 216-232.

SHEGLOFF, E. 1972, "Notes on a conversational practice: formulating places" in: D. Sudnow (ed.) "Studies in social interaction", New York: The Free Press, 1972, 75-119.

1978. "On some questions and ambiguities in conversation", in: W. Dressler (ed.) "Current trends in textlinguistics", Berlin: W. de Gruyter, 1978, 81-102.

1979, "The relevance of repair to syntax-for-conversation", in: T. Givon (ed.) "Syntax and Semantics", vol. 12, New York: Academic Press, 1979: 261-286.

SEARLE, J. R. 1969/72, "Les actes de langage", Paris: Hermann, 1972. Orig. Cambridge U.P. 1969.

1979, "Le sens littéral", Langue Française, 42 (1979), 34-47.

1980, "The background of meaning", in: Searle, Kiefer, Bierwisch (eds.) "Speech act theory and pragmatics", Dordrecht: Reidel.

STRAWSON, P. F. 1970, "Phrase et acte de parole", Langages, 17 (1970).

SUDNOW, D. 1972, "Temporal parameters of interpersonal observation", in: D. Sudnow (ed.) "Studies in social interaction", New York: The Free Press, 1972, 259-280.

WIDMER, J. 1982a, "Remarques sur les classement d'âge". Texte présenté au Congrès Suisse de Sociologie, Lausanne, 1982.

1982b, "Placement et structuration. Aspects interactionnels et linguistiques d'une intervention", à paraître in: Cahiers de Linguistique Française, N° 4.

DE LA COMPÉTENCE LINGUISTIQUE À  
LA COMPÉTENCE DE COMMUNICATION\*

L'objet de cet article réside dans l'analyse du passage de la compétence linguistique à la compétence de communication, et cela d'un double point de vue: diachronique et méthodologique:

- diachronique, dans la mesure où l'objet visé par la didactique des langues est fluctuant et en accord relatif avec l'évolution de la théorie linguistique;

- méthodologique, dans le sens où nous tenterons, à la lumière de réflexions théoriques sur les deux formes de compétence citées, d'évaluer le rôle de la situation didactique et du laboratoire de langues en particulier, dans l'accès possible à la compétence de communication.

Didactique des langues et théories linguistiques

L'objet à acquérir constitue précisément celui sur lequel porte l'analyse théorique; et cet objet va évoluer, s'élargir au cours de l'histoire de la linguistique.

Au départ, l'objet de la linguistique, c'est la langue, qui s'oppose, dans la conception saussurienne, la parole. La langue apparaît comme un système de signes et la linguistique (dite structurale) va se limiter à la combinaison de ces signes, cela, dans une double perspective syntagmatique et paradigmatique. L'influence de Bloomfield et de son anti-mentalisme vont réduire l'établissement de ces rapports aux seules formes linguistiques.

La manifestation du système dans des actes individuels, c'est-à-dire la parole, est considérée comme accessoire et se trouve projetée hors du domaine de la linguistique.

Si la langue est comprise comme un inventaire et un ensemble de combinaisons de formes, l'apprentissage d'une langue sera conçu comme la somme de l'acquisition des opérations décrites; il se réduit par conséquent à des manipulations de structures (par permutation, substitution, etc.). L'objet à acquérir, l'objet visé est assimilable à une construction mathématique; faire des phrases devient un jeu de l'esprit.

L'apprentissage de la langue, dans la conception chomskyenne, se limite à celui de la compétence, c'est-à-dire à la faculté de produire et de comprendre l'ensemble infini des phrases grammaticales d'une langue donnée.

Chez Chomsky, comme chez Saussure, il y a exclusion de la réalisation en phrases, c'est-à-dire de la performance.

Exclusion signifie à la fois subordination de la performance à la compétence et refus de traiter cette dernière comme problème spécifique. Il existe ainsi un accord implicite entre les deux (c'est-à-dire entre savoir et savoir-faire); la performance apparaît comme la suite logique et automatique de la compétence. Dans cette perspective, le passage de l'une à l'autre n'est pas perçu comme problème.

Cependant, cet accord tacite s'est rapidement trouvé mis en échec dans l'apprentissage des langues, beaucoup d'apprenants connaissent les règles de la langue visée, mais étant incapables de les utiliser dans la diversité des situations quotidiennes. On observe alors un décalage important entre compétence et performance.

volentieri agli intenti sacri e a quelli encomiastici, solo apparentemente divergenti dai primi, in un mondo secolare tutto permeato dalla vita ecclesiastica. La corte e il tempio furono infatti sempre i luoghi sociali dove meglio fiorì il carme figurato. Ma non mancano le eccezioni: sorprendente quella di Galileo che annuncia in esoterici anagrammi messaggi rigorosamente scientifici a Keplero, riconoscendo così all'artificio la capacità di esprimere lo stupore di fronte a eventi straordinari come la scoperta degli anelli di Saturno e delle fasi della luna. Sempre nel Seicento incontriamo il massimo raccoglitore e teorico di questa produzione: Giovanni Caramuel, nato a Madrid e morto vescovo di Vigevano, già ai suoi tempi più noto come teologo. Egli offre nella sua Metametrica (1663-1668) non tanto campioni suoi e altrui di elaboratissima poesia visiva, quanto schemi astratti per produrne altra, capientissimi contenitori di una sterminata arte combinatoria. Si tratta di una vera e summa di questa materia, dagli interessi altamente speculativi, benché caoticamente esposta.

L'ultimo capitolo indaga i movimenti primi della pratica illustrata. Parte dello sconcerto che ogni parola dipinta provoca, in quanto in essa il senso figurativo e il senso letterale si integrano solo elidendosi a vicenda: la nostra percezione non può captarli simultaneamente; l'uno oscura l'altro e viceversa. Il doppio sistema significativo messo in atto è una vana garanzia contro la non-significanza, contro il vuoto che si spalanca al di là del tentativo. Un tentativo perseguito soprattutto attraverso l'esibizione del nome, tipico dell'acrostico, e l'occultamento dello stesso da parte dell'anagramma: non a caso l'incontenibile nome di Jehowa è sommamente anagrammabile e quello di Gesù privilegiato dall'acrostico. E' infatti nella sfera del discorso religioso che l'autore coglie il senso primo di simili esercizi. Per esempio il carme figurato viene molto spesso a rappresentare il cosmo: un cosmo al cui centro è Dio nell'antica produzione, un cosmo che si trasforma in caos senza Dio nei più moderni calligrammi. Ancora: l'espressione linguistica che si unisce alla figura si serve di fenomeni assai simili a quelli del linguaggio mistico, perché come quello trasgredisce la progressione lineare della lingua, opera in essa tagli e trasposizioni violente, moltiplica i sensi della scrittura. Viceversa la figura che si incarna nella lingua sembra prendere a volte un valore simile a quello dell'icona orientale, "finestra alla quale si affacciano i santi". Insomma il poeta figurale "tenta di tornare all'unità primigenia di verbo e immagine o di precorrere la ricostruzione finale di lode e visione".

Guardato in prospettiva storica il fenomeno della poesia visiva sembra infine notevole soprattutto nelle epoche di forte crisi linguistica e della lingua poetica in particolare, si tratti dell'Umanesimo, del Barocco o dell'età contemporanea; sembra quindi testimoniare la "sfiducia nelle capacità della lingua di assumere il dialogo dell'uomo con la realtà".

Non si può chiudere in questa sede la veloce scorsa dei nuclei fondamentali dell'opera, senza ricordare i legami che essa intrattiene con l'Università di Friburgo, ben testimoniati dai ringraziamenti rivolti dall'autore a vari colleghi e allievi. Difatti la ricerca, nata da interessi che si intuiscono risalenti alla prima giovinezza, è splendidamente maturata negli anni recenti del più che ventennale insegnamento friburghese di Padre Pozzi. La ricchissima bibliografia, dove preponderano i contributi anzitutto tedeschi e poi francesi, belgi e inglesi, mostra anch'essa come in un'indagine di così vasti orizzonti l'autore abbia tratto il massimo profitto dalla sede geografico-culturale in cui si è trovato a operare. Una sede periferica si rispetto all'Italia, ma idealmente centrale per un discorso su prodotti italiani a largo respiro

europeo, su cui la ricerca italiana, da quando l'Italia cominciò ad aspirare alla propria nazionale indipendenza, ha calato un velo di diffidente silenzio, quando non di disprezzo, ancora oggi difficile da rimuovere. Le prime reazioni al libro non nascondono infatti la viva sorpresa e persino lo stordimento di fronte a tante ricchezze dissepolte, a volte di notevole livello artistico, ma sempre considerevoli come espressioni di un curioso quanto diffuso costume.

Se il libro difficilmente poteva essere concepito in Italia, d'altro canto si accosta ai prodotti italiani che meglio possono essere recepiti all'estero. Non a caso vede la luce grazie all'editore italiano senz'altro più attento alle opere oggi decisive del pensiero e dell'arte europea. Non a caso uno degli studiosi che più ha contribuito a rinnovare su coordinate europee e americane i metodi dell'indagine letteraria italiana, Ezio Raimondi, si è assunto con entusiasmo il non facile compito di presentare il libro al pubblico della Svizzera Italiana, tracciando una ricca e ispirata mappa degli archetipi reali e ideali che possono muovere simili interessi di ricerca.

Alessandro MARTINI  
Università di Friburgo

PREMIERS COURS D'ETE EN LINGUISTIQUE

La Fondation Européenne pour la Science a parrainé le premier cours d'été en linguistique, réservé pour cette occasion aux chercheurs et enseignants en sociolinguistique. Ce cours se tint à Brixton, Université de Sussex et fut organisé par le Professeur John Lyons, auquel revient aussi le mérite de l'initiative.

La sociolinguistique fut entendu dans un sens large, incluant non seulement la sociolinguistique variationniste, mais aussi l'apprentissage d'une première et d'une seconde langue dans le contexte social, le problème des langues de minorité, les créoles, la linguistique historique, et la socio-pragmatique. Le cours comprenait des cours proprement dits et des séminaires, où les participants avaient l'occasion de faire part de leurs propres recherches. Il y eut quelques séminaires en plénum portant sur des problèmes de méthodologie et de théorie qui furent de véritables débats d'idées.

Bien que la participation à ce cours exigeait la connaissance du français, de l'anglais et de l'allemand, ce sont surtout ces deux dernières langues qui furent utilisées. Ce fait, tout comme le nombre de participants (45 pour 60 places), est dû principalement au manque d'enthousiasme des gouvernements de langue latine et du Sud de l'Europe (y inclus Yougoslavie et Turquie).

Il reste que le cours fut un succès et qu'il répond au besoin d'échanges entre européens dans le domaine des sciences humaines et sociales. Le second cours sera organisé en 1985.

J. Widmer  
Université de Fribourg